

1892

MASANIELLO,

ou

LE PÊCHEUR NAPOLITAIN,

DRAME HISTORIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
rue Racine, n^o. 4, place de l'Odéon.

MASANIELLO,

OU

LE PÊCHEUR NAPOLITAIN,

DRAME HISTORIQUE

EN QUATRE ACTES,

DE MM. MOREAU ET LAFORTELE,

MUSIQUE DE M. CARAFA.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE JEUDI 27 DÉCEMBRE 1827.

~~~~~  
PRIX : 2 FR. 50 CENT.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE
DES OEUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ALEX. DUVAL,
COUR DES FONTAINES, N^o. 7,

ET AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉÂTRE,
RUE SAINT-HONORÉ, N^o. 210, EN FACE LE CAFÉ DE LA RÉGENCE.

1828.

F 3356.2

HARVARD COLLEGE LIBRARY

GIFT OF

DANIEL B. FEARING

30 JUNE 1915

c
309

PERSONNAGES.

Le GOUVERNEUR de Naples.	MM. HUET.
Le comte de TORELLAS, jeune seigneur espagnol.	LEMONNIER.
MASANIELLO, pêcheur.	PONCHARD.
LÉONA, sa femme.	M ^{lles} . PRÉVOST.
THERÉSIA, belle-sœur de Masaniello.	E. COLON.
MATTÉO, frère de Masaniello.	MM. FÉRÉOL.
RUFFINO, Génois fourbe et intrigant	VALÈRE.
JACOMO, jardinier de Pouzzol.	VIZENTINI.
CALATRAVIO, percepteur des impôts.	FIRMIN.
PEDRO, homme du peuple.	BOUCHY.
Le marquis de CARACIOLI.	GÉNOT.
La marquise de CARACIOLI.	M ^{lles} . MARIETTE.
La DUCHESSE.	ESTELLE.
SEIGNEURS et DAMES espagnols.	
MARCHANDS et MARCHANDES de poissons et de fruits.	
UN CHARLATAN qui montre les marionnettes.	MM. BELNIE.
UN OFFICIER de la garde espagnole.	LOUVET.
SOLDATS de la garde espagnole.	
VALETS DE PIED du gouverneur et de Masaniello.	
PEUPLE napolitain.	

L'action se passe en 1647. La scène est à Naples.

Comédie en 3 actes de M. de Marivaux

MASANIELLO,

OU

LE PÊCHEUR NAPOLITAIN,

DRAME HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la place du marché de Naples. De chaque côté du théâtre se trouve un bureau construit en bois, sur lequel on lit : *Bureau de la taxe.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONA, THÉRÉSIA, MARCHANDS et MARCHANDES de fruits et de poissons ; UN CHARLATAN qui fait danser des marionnettes, DAMES napolitaines, suivies de leurs servantes ; PETITS ENFANS.

INTRODUCTION.

LES MARCHANDS DE POISSONS.

La pêche est excellente.

LES MARCHANDES DE FRUITS.

La récolte abondante.

TOUS LES MARCHANDS.

Non, jamais pour la vente

Un plus beau jour n'a lui.

Handwritten: 1910

MASANIELLO,

LÉONA, présentant sa corbeille aux dames.

Admirez ma corbeille ;
 Quelle grappe vermeille !
 Non , jamais sur la treille
 Fruit plus beau n'a mûri.

MATTÉO, qui porte un gros poisson dans ses bras.

COUPLETS.

Les pêcheurs de toutes nos rades
 Devant moi baissent pavillon.
 De mon talent , chers camarades ,
 Vous voyez un échantillon :
 Saumons , turbots , fines anguilles ,
 Tour à tour tombent dans mes rets ;
 Et même jusqu'aux jeunes filles...
 Moi je prends tout dans mes filets.

THÉRÉSIA.

Ces messieurs se vantent sans cesse ;
 Mais quelquefois les orgueilleux
 Ont la preuve que pour l'adresse
 Nous pouvons lutter avec eux.
 Ils sont bien fins , à les entendre ;
 Mais , quelques petits airs coquets ,
 Un doux sourire , un regard tendre....
 Les voilà pris dans nos filets.

LÉONA, à Thérésia.

Ah ! malgré l'exemple des hommes ,
 Point de ruses , point de détours.
 Ici-bas , tous tant que nous sommes ,
 Nous devons tribut aux amours.
 Acquittons franchement la dette :
 Livrée à de cruels regrets ,
 Il vient un jour où la coquette
 Se prend dans ses propres filets.

(Le peuple danse sur le refrain de ces couplets.)

CHOEUR.

La pêche est excellente , etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CALATRAVIO, *percepteur de l'impôt,*
suivi de GARDES.

CALATRAVIO, aux gardes qui l'accompagnent.

Des droits mis sur la vente,
Songez que rien n'exempte.
A la fraude insolente
Point de grâce aujourd'hui.

CHOEUR DES NAPOLITAINS.

Voyez ces commissaires,
Ces avides corsaires,
Rire de nos misères,
Et nous narguer ici !

LE CHARLATAN.

Signor Polichinelle
En riant vous appelle ;
Peuple, au plaisir fidèle,
Entrez, entrez chez lui !
En voyant sa figure,
Sa grotesque tournure,
Chacun, je vous le jure,
Va rire comme lui.

TOUS LES MARCHANDS.

La pêche est excellente,
La récolte abondante ;
Non, jamais pour la vente
Un plus beau jour n'a lui.

CALATRAVIO, à part, mais sur l'avant-scène.

C'est Léona ; j'en suis fâché pour elle ;
Mais je dois suivre un ordre rigoureux.

(Haut.)

Allons, allons, il faut payer, ma belle,
Les droits du fisc, la taxe.....

MASANIELLO,

LES MARCHANDS.

C'est affreux!

CALATRAVIO, à Léona.

Vous avez subi deux amendes.

LÉONA ET LE PEUPLE, implorant Calatravio.

Ayez pitié des malheureux!

CALATRAVIO, bas à Léona.

Vous qui repoussez mes demandes,
 Comment puis-je exaucer vos vœux?

LES MARCHANDS.

Ayez pitié des malheureux!

CALATRAVIO, à ses soldats.

Des droits mis sur la vente,
 Songez que rien n'exempte.
 A la fraude insolente
 Point de grâce aujourd'hui.

(Montrant à Léona le bureau du percepteur.)

Entrez, entrez!

LÉONA.

Je n'rai pas.

CALATRAVIO.

Je vous impose à cent ducats.

LÉONA ET LE PEUPLE.

O ciel! quelle injustice!
 Grand Dieu! sois-nous propice;
 Brise, dans ta justice,
 Le joug de l'indigent!

CALATRAVIO, aux soldats.

Soldats! qu'on obéisse,
 Que rien ne nous fléchisse;
 Rendons à tous justice,
 Mais recevons l'argent.

LES SOLDATS, aux marchands.

Allons, qu'on obéisse;
 Que rien, etc.

ENSEMBLE.

ACTE I, SCÈNE II.

LES MARCHANDS.

Ayez pitié des malheureux!

CALATRAVIO.

Je ne puis céder à vos vœux.

(A Léona.)

Payez pour ces fruits, je l'ordonne.

LÉONA.

Puisque par l'impôt qu'on ordonne
Le maltôtier seul s'enrichit,
Il vaut bien mieux que je les donne
Que de les vendre à son profit.

(Elle jette tous ses fruits par terre, les enfans courent après et les ramassent.)

CALATRAVIO, aux soldats.

Soldats! qu'on la saisisse.

LES MARCHANDS.

O ciel! quelle injustice!
Grand Dieu! sois-nous propice;
Brise, dans ta justice,
Le joug de l'indigent!

CALATRAVIO, aux soldats.

Soldats! qu'on la saisisse;
Que rien ne nous fléchisse.
Rendons à tous justice,
Mais recevons l'argent.

LES SOLDATS, au peuple.

Allons, qu'on obéisse;
Que rien, etc.

(Une grande confusion règne sur la scène, les marchands font d'inutiles efforts pour arracher Léona des mains des soldats; elle se sauve, on la poursuit. Tout le peuple court après elle.)

SCÈNE III.

RUFFINO, *suyant des yeux la foule.*

Ça va bien ! La taxe fait des siennes. Peuple qui se mutine, marchands qu'on traîne en prison, percepteur que l'on insulte, et femmes qui s'en mêlent... Ça va bien ! Quelle idée ingénieuse que d'avoir conseillé à ces fiers Espagnols, ces puissans dominateurs de l'époque, de prélever trente millions de réaux sur la classe indigente de Naples, et sur les fruits et le poisson qui forment sa seule subsistance. Jamais la vengeance n'inspira mieux mon génie. Ah ! nobles Castillans, vous avez voulu lutter avec Ruffino ! D'autres ont obtenu les récompenses que j'avais méritées !

RÉCITATIF.

J'ai bravé sur les flots les périls de la guerre,
Et vous m'avez ravi le fruit de vingt combats,
Orgueilleux Espagnols ! Mais tremblez ; le corsaire,
Bien qu'il soit désarmé, pourrait vous couler bas.

AIR.

Le monde est ma patrie.
J'ai fait tous les métiers,
Jusqu'à l'astrologie ;
Et mon heureux génie,
Quand il le faut, défie
Les plus fameux sorciers.

Fortune maudite,
Qu'il faut de mérite
Quand on te poursuit !
Ton caprice irrite,
Tu seris qui t'évite,
Trompes qui te suit.

ACTE I, SCÈNE IV.

11

Intriguons sans cesse,
Et par mon adresse
Troublons les esprits.
Vive la discorde !
Pour moi la concorde
Serait sans profits.

J'aurais aimé par caractère
Le doux état d'homme de bien :
Mais j'ai vu par toute la terre
Que le métier n'en valait rien.

Qui donnerons-nous pour chef à la sédition?... Eh! parbleu, si moi-même... Oh! non, ma qualité d'étranger inspirerait peu de confiance. Cherchons un conspirateur indigène : où le trouver? Je connais bien des ambitieux, mais ceux-là ne prennent conseil que d'eux-mêmes, et j'ai besoin d'un homme qui ne voie que par mes yeux.

SCÈNE IV.

RUFFINO, LE COMTE DE TORELLAS.

(Il est enveloppé d'un manteau et sa tête est couverte d'un chapeau qui laisse peu voir sa figure.)

TORELLAS, à part.

Personne ici! que ce Ruffino, cet intrigant Génois, qu'on a contre mon gré admis quelquefois au conseil.

RUFFINO, sans voir le comte.

Je l'ai trouvé. Tête ardente, esprit crédule, Masaniello aime son pays et sa femme... En excitant son patriotisme et sa jalousie...

TORELLAS.

Je suis surpris de ne voir à l'heure qu'il est personne

sur cette place. (*A Ruffino.*) Ne pourriez-vous m'apprendre... ?

RUFFINO.

Une légère émeute populaire, comme on en voit souvent à Naples. Mais qui me fait l'honneur de m'interroger ?

TORELLAS, à part.

Il ne me reconnaît pas, j'en étais sûr. (*Haut.*) Un gentilhomme espagnol, arrivé dans cette ville depuis quelques jours, et qui ne se lasse pas d'admirer la beauté des momemens.

RUFFINO.

Et des femmes ? Oh ! vous trouverez ici de l'occupation auprès des marquises et des comtesses napolitaines.

TORELLAS.

Il y a dans la classe populaire telle femme obscure, modeste, dont les charmes...

RUFFINO.

Oui, l'on cite surtout la femme du pêcheur Masaniello, la belle Léona.

TORELLAS, vivement.

Léona ! celle qui m'a sauvé la vie !

RUFFINO, avec malice.

Ah ! ah ! elle vous a sauvé la vie ?

TORELLAS, d'un air plus indifférent.

Dans une tempête... Avec sa barque, affrontant les flots, elle a recueilli des naufragés... j'étais du nombre.

RUFFINO, à part.

Il s'est trahi ! Je le reconnais... c'est le jeune comte de

Torellas. (*Haut.*) Après un pareil service, il ne faut pas demander si l'amour...

TORELLAS.

L'amour! il n'en est point qui survive à l'espérance, et Léona n'est-elle pas la vertu même?

RUFFINO.

Mariée depuis six mois. (*A part.*) Un rival espagnol, Masaniello est à moi! (*Haut.*) Ma foi, noble Castillan, je vous félicite d'avoir renoncé à toute prétention sur elle; vous auriez soupiré en vain. (*A part.*) Un peu de calomnie. (*Haut.*) Je crois, entre nous, qu'elle éprouve un sentiment fort tendre pour un jeune seigneur.

TORELLAS, vivement.

Un jeune seigneur! lequel?

RUFFINO.

Vous êtes étranger, vous ne pouvez connaître le comte de Torellas.

TORELLAS.

Serait-il possible? Il serait assez heureux pour avoir attiré son attention?

RUFFINO.

Je n'ai pas manqué de lui dire que le jeune comte était inconstant comme un Français et vaif comme un Castillan.

DUO.

TORELLAS.

Vous l'appellez vain et volage,
Et c'est outrager Torellas.

RUFFINO.

Vous abordez sur ce rivage,
Et vous ne le connaissez pas.

MASANIELLO,

TORELLAS.

Je le connais , et j'ose dire
Qu'il peut inspirer de l'amour.

RUFFINO.

Moi je réponds qu'il en inspire.

(A part.)

Piquons au jeu l'homme de cour.

TORELLAS , à part.

Ah ! mon cœur s'ouvre à l'espérance ;
Amour , je me livre à tes coups.
Le vain orgueil de la naissance
Vaut-il un sentiment si doux !

RUFFINO , à part.

Flattons , flattons son espérance ;
Qu'il rêve le sort le plus doux.
Amour , jalousie et vengeance ,
Pour me servir unissez-vous.

(Haut.)

Avec vous j'aurais dû me taire :
Si vous connaissez Torellas ,
Ah ! cachez-lui bien ce mystère.

TORELLAS.

Mais , déjà ne le sait-il pas ?

RUFFINO.

A Léona tout rend les armes.

TORELLAS.

A la cour on suivrait ses pas.

RUFFINO.

Ses vertus égalent ses charmes.

TORELLAS, gaiement.

La cour ne lui conviendrait pas.

(A part.)

Ah ! mon cœur s'ouvre à l'espérance.

Amour, je me livre à tes coups.

Mais gardons un prudent silence,

Cachons mon trouble, éloignons-nous.

RUFFINO, à part.

Son cœur se livre à l'espérance,

Il rêve le sort le plus doux.

Amour, jalousie et vengeance,

Pour me servir unissez-vous.

(Le comte sort.)

(On entend Masaniello chanter dans la coulisse les premiers vers de la barcarolle suivante.)

BARCAROLLE.

Le ciel n'a plus d'étoiles,

C'est trop long-temps dormir ;

Le vent enfle les voiles,

Allons, il faut partir.

Jusqu'au revoir, la belle,

Disent les matelots :

Je livre ma nacelle

Au caprice des flots.

RUFFINO.

Ah ! voici Masaniello :

SCÈNE V.

RUFFINO, MASANIELLO, *ses filets sur le dos.*

MASANIELLO.

J'admire ton courage,

Dit la belle au luron :

Voici venir l'orage,

Ne prends pas l'aviron :

S'il tonné sur ma tête,

Je chanterai plus fort :

Souvent c'est la tempête

Qui nous conduit au port.

RUFFINO.

Eh bien ! la pêche ?

MASANIELLO.

Miraculeuse, cher docteur, on charge dans ce moment une voiture pour le marché. Mais vous, docteur, avez-vous appris quelques nouvelles ?

RUFFINO.

Le vice-roi n'est pas encore de retour.

MASANIELLO.

Plût au ciel qu'il le fût ! nous n'aurions pas à gémir de l'oppression des employés subalternes qui outre-passent même les ordres du gouverneur.

RUFFINO.

Le comte de Torellas qui accompagnait le prince est arrivé avant lui.

MASANIELLO.

Quel est ce comte de Torellas ?

RUFFINO.

C'est celui que ta femme a sauvé du naufrage, et qui en conserve pour elle une si vive reconnaissance.

MASANIELLO.

Tant pis.

RUFFINO.

Pourquoi donc?

MASANIELLO.

C'est que je me défie de la reconnaissance des jeunes seigneurs.

RUFFINO.

Surtout quand ils sont Espagnols? mais je crois qu'il l'a déjà invitée à assister aux fêtes nocturnes que l'on prépare au château neuf.

MASANIELLO.

Je défendrai bien à Léona d'y paraître.

RUFFINO.

Elle n'y serait pas déplacée : jeune et belle...

MASANIELLO.

Je veux que ma femme ne soit jeune et belle que pour moi. Notre place est sous le chaume et non dans le palais des grands : nous ne sommes pas faits pour frayer avec eux ; à moins cependant que ne s'accomplisse la prédiction que m'a faite ce matin cette sorcière de bohémienne que j'ai rencontrée sur la route de Pouzzol.

RUFFINO.

Quelle prédiction?

MASANIELLO.

La même que vous me dites, docteur, certain soir où

vous jetâtes les yeux sur votre grimoire astrologique :
qu'un jour je serais souverain. Il est vrai qu'elle a ajouté
que bientôt le trône deviendrait mon tombeau.

RUFFINO.

Et sans doute une telle prédiction, malgré la menace
qui l'accompagne, n'a pas alarmé ton courage ?

MASANIELLO.

Ni fait naître mon ambition.

AIR.

Si d'un pêcheur napolitain
Le ciel voulait faire un monarque,
Rebelle à l'arrêt du destin,
Je dirais, en guidant ma barque :

Ah ! loin des cours

Coulez, mes jours !

Je fuis l'intrigue,

Je hais la brigade ;

Point de bonheur

Dans la grandeur ;

Exempt d'envie,

Cachons ma vie.

Et le pêcheur napolitain,
Sans rien envier au monarque,
S'il peut galement mener sa barque,
Bénira toujours le destin.

Je vois mes maux d'un œil serein ;

Et si mon âme est attendrie,

C'est quand je pense à ma patrie.

Mais au nom d'un droit inhumain,

Que des cohortes étrangères

Ne privent pas d'un peu de pain

Les malheureux qui sont mes frères...

Et le pêcheur napolitain,

Sans rien envier au monarque,

S'il peut gaiement mener sa barque ,
Bénira toujours le destin !

Mais avant mon avènement au trône, je dois songer à vendre mon poisson, n'est-ce pas ? Ah ça ! mais l'heure du marché devrait être arrivée.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MATTÉO, *qui entre en faisant sauter en l'air quelques pièces d'argent.*

MATTÉO.

Eh ! dis donc, mon frère... regarde un peu comme ça saute, comme ça danse ! Vois-tu les voltigeurs ?

MASANIELLO.

Ah ! c'est Mattéo qui vient de vendre son poisson.

MATTÉO.

Du poisson ! J'en ai pas seulement vendu pour un carlin. Mais si t'avais vu là-bas comme ça vous arrivait, à gauche, à droite... v'li ! v'lan ! Quand on vous lance ça à la tête... ça fait mal... mais ça fait plaisir.

RUFFINO.

L'imbécile ! ne dirait-on pas que l'argent tombe du ciel ?

MATTÉO.

Il en pleuvait joliment, ma foi ! c'est dommage que la pluie ait cessé trop tôt. Si j'avais pu seulement ramasser cent ducats ! C'est pas pour moi ; mais ma pauvre belle-sœur !...

MASANIELLO.

Explique-toi donc, ou je mourrai que tu es devenu fou.

MATTEO

Tu ne sais donc pas que le gouverneur vient de passer dans la rue de Tolède et qu'il était en voiture ! Vlà qu'on se précipite sur son passage, qu'on l'entoure : Vive le roi ! et plus de taxe ! que nous crions tous ; moi je criais plus fort que les autres. Le cocher était de là qui fouettait et refouettait ses chevaux ; mais qu'on lui a dit, il ne s'agit pas de faire claquer son fouet ici, alte là ! C'est alors que les Napolitains ont dit comme ça : Rendez-nous nos privilèges accordés par Philippe d'Aragon, approuvés par Charles-Quint, qui garantissent qu'on ne mettra plus de nouvel impôt.

RUFFINO, à part.

A la place de Charles-Quint, je n'aurais jamais signé cela.

MATTEO.

Le gouverneur ne savait plus où il en était. Il a voulu faire un discours. Quand il a vu que ça ne prenait pas, il s'est dit : Je vas jeter de l'argent, ça prendra peut-être. C'est vrai que j'en ai pris. Mais ça n'a pas empêché les cris d'aller leur train ; enfin comme on allait déteiler ses chevaux, il n'a obtenu un laissez-passer qu'en promettant une diminution.

MASANIELLO.

Une diminution !

RUFFINO.

Il me semble que ce ne serait pas trop d'une abolition tout entière.

MATTEO.

Et puis d'ailleurs, ce n'est que des promesses tout ça et des promesses espagnoles ! En attendant, ces coquins de percepteurs retiennent toujours ma belle-sœur en prison.

ACTE I, SCÈNE VII.

21

MASANIELLO.

Léona ! ma femme !

MATTEO.

Jusqu'à ce qu'elle ait payé une amende de cent ducats.

MASANIELLO.

Cent ducats ! grand Dieu ! la vente de tout ce que je possède n'en acquitterait pas la moitié !

MATTEO.

Et tout ce que j'ai n'en ferait pas le quart en y comprenant ma recette d'aujourd'hui. C'est pas l'embarras, il y a bien ce vieux damné de Calatravio qui lui donnerait quittance gratis, mais, t'entends bien, à des conditions...

MASANIELLO.

Les scélérats !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES NAPOLITAINS. (*Ils sont armés de bâtons, de rames, etc.*)

FINAL.

LES NAPOLITAINS.

Du ciel implorons la vengeance !
De nos persécuteurs,
Des cruels exacteurs,
Qui saura punir l'insolence,
Et mettre un terme à leurs fureurs ?

MASANIELLO.

Soyons nous-mêmes nos vengeurs.
Charles-Quint, ce monarque sage,

MASANIELLO,

Fit pour nous de plus douces lois ;
Réclamons-les, c'est rendre hommage
Aux vertus de nos meilleurs rois.

LES NAPOLITAINS.

Charles-Quint , etc.

MASANIELLO,

Je marche à votre tête ,
Je m'expose pour vous
Aux coups de la tempête
Qui doit vous sauver tous.
Comme un autre Moïse ,
Hélas ! quand je devrais
Dans la terre promise
Ne pénétrer jamais :
Je marche à votre tête ,
Je m'expose pour vous
Aux coups de la tempête
Qui doit vous sauver tous.

LES NAPOLITAINS.

Charles-Quint , ce monarque sage , etc.

MASANIELLO.

Charles-Quint , ce monarque sage , etc.

MASANIELLO.

Instrumens du courroux céleste ,
Mêlons la justice aux rigueurs ;
Et que ce jour ne soit funeste
Qu'à nos infâmes oppresseurs.
Pour les punir, que la flamme dévore
Ces monumens d'un impôt détesté.
Amis , voilà l'aurore
De notre liberté.

(Le peuple met le feu aux bureaux de la taxe.)

CHŒUR.

Charles-Quint, ce monarque sage,
Fit pour nous de plus douces lois ;
Réclamons-les , c'est rendre hommage
Aux vertus de nos meilleurs rois.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la cabane de Masaniello : une porte à gauche, un petit escalier qui conduit à une cave ; une fenêtre à droite ; une petite table de bois, des chaises, un petit broc, des verres, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASANIELLO, *dans un profond accablement.*

RÉCITATIF.

O ciel ! qui l'eût prévu ? D'une terreur soudaine
 Mes amis, éprouvant les funestes transports,
 Ont fui quand la victoire était presque certaine,
 Et pour les rallier j'ai fait de vains efforts!

Dévoré par l'inquiétude,
 Je me suis vu contraint, en gémissant,
 De gagner ma chaumière où règne maintenant
 La plus affreuse solitude :
 Ma Léona n'en fait plus l'ornement.

AIR.

O Fortune cruelle !
 Ma chère Léona,
 En vain ma voix t'appelle,
 Hélas ! tu n'es plus là.
 Ma compagne chérie,
 Quand, par d'affieux revers,
 Ta jeunesse est flétrie,
 Qui brisera tes fers ?

O fortune cruelle !
 Ma chère Léona,

En vain ma voix t'appelle,
 Hélas ! tu n'es plus là !
 Contre nous, exacteurs infâmes,
 C'est assez d'armer vos soldats ;
 Faut-il encor que de nos bras
 Vous veniez arracher nos femmes !
 Sauve celle que j'aime,
 Grand Dieu ! dans ta bonté !
 Au prix de mes jours même,
 Rends-lui la liberté !

SCÈNE II.

MASANIELLO, MATTÉO.

MASANIELLO.

Eh bien, nous succombons ?...

MATTÉO.

Au contraire, ça va mieux que jamais. Tiens, regarde
 là-bas... vois-tu, frère ?

MASANIELLO, regardant par la fenêtre.

Une flamme dans la rade ?

MATTÉO.

C'est le vaisseau amiral qui est flambé !

MASANIELLO.

Ce vaisseau espagnol qui devait transporter à Madrid
 le produit des contributions de Naples, le prix de nos
 sueurs ?

MATTÉO.

Tandis que les soldats étaient occupés dans la ville à
 dissiper les attroupemens, j'ai été dire aux Alarbes et aux
 Lazzaroni : Vous ne savez pas vous autres ! Il y a à la tour

du Grec des munitions en quantité et pas plus de douze invalides. Ils y ont couru. Ils voulaient bien me mettre à leur tête... mais, ma foi, ils allaient trop vite, je n'ai pas pu les suivre. Ils se sont emparés de la tour, des invalides, des munitions, et quelques brûlots qu'ils ont jetés ont fait tout de suite cet incendie ; c'est beau un incendie sur mer !

MASANIELLO.

Je n'irai pas l'éteindre. Mais où trouver la rançon de Léona ? Il ne me reste plus que mes filets, je vais les vendre.

MATTÉO.

Tiens, tu n'as qu'à vendre aussi mes boucles d'argent.

SCÈNE III.

LES MÊMES, THÉRÉSIA.

THÉRÉSIA, accourant.

Ah, mon frère, la joie ! le bonheur ! Apprends le plus heureux événement ! plusieurs amies de ta femme et moi nous avons obtenu la permission de la voir dans sa prison. Bientôt distribuant aux prisonniers les armes que nous tenions cachées et nous armant nous-mêmes, nous avons contraint les geôliers à nous ouvrir les portes, et Léona t'est rendue,

MASANIELLO.

Où est-elle ? où est-elle ?

THÉRÉSIA.

On la ramène en triomphe.

MATTÉO.

Ces femmes sont-elles braves ! Allez mademoiselle Thérésia, vous êtes bien digne d'être mon épouse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉONA, FEMMES du marché.

CHOEUR.

Gloire aux Napolitaines !
 D'un courage éprouvé
 Les marques sont certaines :
 Naples sera sauvé.

MASANIELLO, à sa femme.

Que mon âme est contente !
 Ah ! contre mon attente
 Te voilà dans mes bras.

LÉONA.

Que mon âme est contente !
 Mais ne viendra-t-on pas
 M'arracher de tes bras ?

THERÉSIA.

Dans leurs périls extrêmes,
 Nos ennemis eux-mêmes
 Tremblent ; rassurez-vous.

• CHOEUR.

Gloire aux Napolitaines !
 D'un courage éprouvé
 Les marques sont certaines :
 Naples sera sauvé.

MASANIELLO,

SCÈNE V.

LES MÊMES, PÉDRO.

PÉDRO.

RÉCITATIF.

Amis, à nos drapeaux la victoire est fidèle ;
Pour les Napolitains se lève un jour nouveau.

Tout le peuple à grands cris appelle
Le premier défenseur d'une cause si belle,
Masaniello ! Masaniello !

LES NAPOLITAINS, qui entourent la maison,

Masaniello, Masaniello !

MASANIELLO, à sa femme.

A regret je te laisse,
Mais ici la tendresse
Doit céder au devoir.

LÉONA.

A regret je te laisse ;
Je sens que la tendresse
Doit céder au devoir.

ENSEMBLE.

THÉRÉSIA ET MATTÉO.

A regret il la laisse ;
Mais ici la tendresse
Doit céder au devoir.

MASANIELLO.

Charles-Quint ce monarque sage,
Fit pour nous les plus douces lois,
Réclamons-les, c'est rendre hommage
Aux vertus de nos meilleurs rois.

CHOEUR.

Charles-Quint, etc.

(Tout le monde sort excepté Léona et Mattéo.)

SCÈNE VI.

LÉONA, MATTÉO.

LÉONA.

Eh bien, Mattéo, tu ne les suis pas?

MATTÉO.

Si fait, si fait, c'est que je réfléchis. Est-ce que ça ne vous fait pas le même effet qu'à moi?

LÉONA.

Que veux-tu dire?

MATTÉO.

Je veux dire que la prédiction de la bohémienne commence à s'accomplir. Mon frère va-t-il s'élever! Dieu! va-t-il s'élever! la tête m'en tourne déjà.

LÉONA.

Tu ne sais ce que tu dis; Masaniello n'est pas un ambitieux, c'est un honnête homme.

MATTÉO.

Je sais ça comme vous; mais la bohémienne l'a dit. Il sera roi. Eh! pourquoi ne le serait-il pas? je l'ai bien été moi, pas long-temps c'est vrai. Mais leur ai-je fait crier: le roi boit! (*Fausse sortie*). Dites donc, ma belle-sœur, quand vous serez reine, j'épouserai Thérésia, parce que vous entendez bien que mon frère, une fois roi, me fera au moins corsaire.... ou fournisseur, ça m'est égal.

SCÈNE VII.

LÉONA seule.

Non, jamais Masaniello n'oubliera son obscure origine.
 « Femme, me répète-t-il souvent, les pauvres sont bien malheureux ! J'exposerais cent fois ma vie pour soulager leur misère, pour combattre leurs ennemis ; mais ce peuple me devrait le rétablissement de ses anciens privilèges, je l'aurais affranchi de tous les impôts qui l'accablent, que je ne voudrais pour récompense que l'aspect de sa joie, de son bonheur et la douce certitude qu'un jour il bénira ma mémoire. »

ROMANCE.

Ah ! mon ami, que ces pensées
 Régilent toujours tes actions,
 Qu'elles ne soient point effacées
 Par de vaines illusions.
 Après avoir fait reconnaître
 Ton dévouement et ta valeur,
 Reviens au lieu qui t'a vu naître...
 Dans la cabane du pêcheur.

D'éblouir les yeux du vulgaire
 Le besoin nous est inconnu.
 Qui n'eut jamais le nécessaire
 Ne cherche pas le superflu.
 Il vous faut un trop grand espace,
 Rêves, fantômes de grandeur.
 Comment pourriez-vous trouver place
 Dans la cabane du pêcheur ?

(On entend en dehors le bruit des armes et les cris du peuple.)

SCÈNE VIII.

LÉONA, LE COMTE DE TORELLAS, *sous les habits d'un homme du peuple.*

TORELLAS.

Ah! qui que vous soyez, Torellas se livre à votre générosité.

LÉONA.

Le comte de Torellas sous ce déguisement!

TORELLAS.

En croirai-je mes yeux! serais-je dans la maison de Masaniello? C'est vous, charmante Léona.

LÉONA.

Ma surprise de vous voir en ces lieux...

TORELLAS.

Le hasard ou plutôt la Providence m'y a conduit. Je volais à votre secours... Je venais acquitter votre dette... Le peuple s'est mépris sur mes intentions...

LÉONA.

Et cependant vous l'avez plus d'une fois protégé!

TORELLAS.

On m'a poursuivi : une maison hospitalière s'est ouverte pour moi... On m'a procuré ces vêtements, et je me suis évadé par une issue secrète... mais bientôt, égaré dans cette ville et poursuivi de nouveau, j'ai pensé que l'extérieur modeste de cette habitation ne ferait point soupçonner ma retraite.

LÉONA.

Je ferai pour vous sauver tout ce qui dépendra de moi.

TORELLAS.

Ce sera donc la seconde fois que je vous devrai la vie.

LÉONA.

Mais comment, vous, monsieur le comte, le fils du duc de Zamora, celui de tous les Espagnols qui a le plus excité la haine des Napolitains, vous exposez-vous seul à leur vengeance?

TORELLAS.

Je ne suis de retour à Naples que depuis hier, et j'étais loin de croire la fermentation aussi grande qu'elle l'est en effet. (*A part.*) Jamais elle ne me parut plus belle. (*Haut.*) Et puis ce Génois, votre ami, que j'ai rencontré ce matin, avait jeté un tel désordre dans mes idées...

LÉONA.

Qu'a-t-il pu vous dire?

TORELLAS.

Ce qu'il me serait bien doux de croire. Il prétend qu'une femme, digne de tous les hommages, mais que le sort a cachée dans une classe obscure, touchée de mon respect et sensible à mes vœux... ne serait pas éloignée de répondre à l'amour....

LÉONA, gaiement.

Et cette confiance vous a jeté dans un pareil trouble? Je croyais que les grands seigneurs.....

TORELLAS.

C'est que j'ai les plus grandes obligations à cette femme; ma reconnaissance pour elle est sans bornes. Je

voulais condamner au silence un amour sans espoir. J'ai fait plus : je me suis éloigné de Naples. Instruit que le vice-roi allait parcourir les États sous sa dénomination, j'ai sollicité, j'ai obtenu l'honneur de l'accompagner. J'espérais que l'absence... mais, son souvenir m'a poursuivi partout... aujourd'hui même...

LÉONA, avec dignité.

Monsieur le comte, vous oubliez vos périls.

TORRELLAS.

Puis-je y penser auprès de vous ?

LÉONA.

Cette petite rue, presque toujours déserte, conduit à la barrière; c'est un moyen sûr d'évasion.

DUO.

LÉONA.

Fuyez, fuyez, cette fenêtre est basse,
On peut, je crois, sans danger la franchir.

TORRELLAS.

Eh quoi! déjà, déjà faut-il partir?

LÉONA.

Songez ici quel danger vous menace :
Masaniello ne peut-il pas venir ?

TORRELLAS.

Déjà vous fuir, non, non, plutôt mourir.
Ah! laissez-moi vous exprimer encore
Les sentimens qui remplissent mon cœur.
De vos bienfaits quand Torellas s'honore,
Peut-il connaître une vaine terreur?

LÉONA.

Ah! monseigneur, tant de bonté m'honore,

Et de mes soins c'est un prix trop flatteur.
Mais le danger que vous courez encore
Jette le trouble et l'effroi dans mon cœur.

ENSEMBLE.

TORELLAS.

Ah ! laissez-moi, etc.

LÉONA.

Ah ! monseigneur, etc.

TORELLAS.

Ah ! Léona de ma reconnaissance
Qu'un faible gage au moins...

LÉONA.

N'achevez pas.
Fuyez, fuyez. Dieu ! quelle foule immense !
De tous côtés on porte ici ses pas.

LÉONA.

ENSEMBLE.

Sort cruel, sort funeste
Tu trompes mon espoir,
S'il fuit, tout me l'atteste,
On l'arrête : et s'il reste'
Je trahis mon devoir.

TORELLAS.

Du sort le plus funeste
Je brave le pouvoir,
Auprès de vous je reste,
Mon cœur, je vous l'atteste,
S'ouvre au plus doux espoir

(On entend du bruit à la porte.)

RUFFINO, dans la coulisse.

Suis moi. c'est ici. Nous voilà chez Masaniello.

LÉONA, à Torellas.

C'est le docteur ! Il aime les Napolitains, mais je le
crois incapable..

TORELLA S, à part.

Il ne m'a pas reconnu ce matin. (*Haut.*) Cet habit grossier, d'ailleurs, éloigne tout soupçon.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RUFFINO, JACOMO.

(Au moment où ils entrent, Torellas se jette sur une chaise comme un homme accablé de fatigue. Il tourne le dos à ces deux personnages.)

RUFFINO.

Bonjour, belle Léona. J'arrive de Pouzzol, où je viens d'exciter le zèle des campagnards, et j'amène ici un d'entre eux.

JACOMO (il est en pointe de vin.)

Un d'entre eux ! Ah ! vous pouvez bien dire leur chef.

RUFFINO.

Leur chef, le brave Jacomo.

JACOMO.

Commandant général : j'ai ma nomination dans ma poche.

LÉONA.

Masaniello n'est pas ici ; il parcourt la ville.

JACOMO.

Quand pourrai-je donc m'entendre avec lui ? Il faut que nous réglions ensemble la marche de tout ça.

RUFFINO, bas à Jacomo.

Chut ! Léona n'est pas seule. (*Haut.*) Quel est donc cet homme ?

LÉONA.

Un pauvre pêcheur, épuisé de fatigue.

RUFFINÓ, allant à lui.

Malade peut-être. Mais ne suis-je pas médecin ?

LÉONA.

Ne le dérangez pas, seigneur Ruffino, vous voyez bien qu'il repose.

RUFFINÓ, lui prenant la main.

Eh! eh! il y a de l'agitation. (*Il le regarde et dit à part :*) C'est le comte de Torellas : ne témoignais rien.

LÉONA.

Il y avait trois jours qu'il n'avait dormi, ce pauvre garçon.

JACOMO.

Dame! dans toutes ces affaires-là, il y en a beaucoup qui ne dorment pas.

RUFFINÓ, à part.

L'amour que ce matin je lui ai supposé pour le comte serait-il vrai ?

LÉONA.

N'allez-vous pas retrouver mon mari, docteur ?

RUFFINÓ, à part.

Elle veut m'éloigner... (*Haut.*) Je doute que nous puissions le rejoindre, et je le servirai mieux ailleurs en ce moment. (*A Jacomo.*) Tu vas m'attendre ici. (*D'un ton plus bas.*) Ne perds pas de vue cet homme-là, b'est un personnage important pour nous. (*A part.*) Nous en ferions un otage bien précieux.

JACOMO.

Ah! c'est un personnage!

RUFFINÓ, à part.

Allons inspirer cette heureuse idée à Masaniello.

(Haut.) Sans adieu, belle Léona. (A part.) Par prudence, faisons toujours cerner la maison.

SCÈNE X.

LÉONA, TORELLAS, JACOMO.

LÉONA, à Torellas.

La fuite est impossible; quel parti prendre?

TORELLAS.

Laissez-moi faire.

JACOMO, réfléchissant.

Un personnage important! Je voudrais bien savoir s'il est plus que moi. Tiens, le voilà qui se réveille.

TORELLAS, à Jacomo.

Eh! mais je ne me trompe pas!... Touchez là, mon ami.

JACOMO.

Touchez là? Est-ce que nous nous connaissons?

TORELLAS.

Eh! qui ne connaît pas Jacomo?

LÉONA.

Chasseur adroit, bon buveur.

JACOMO.

C'est vrai, mais je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu.

TORELLAS.

Vous ne vous souvenez pas que nous avons bu ensemble certaine bouteille de Lacryma Christi?

JACOMO.

Vous étiez donc à la fête du village le jour que j'ai remporté le prix de l'arquebuse ?

TORELLAS.

Si j'y étais ! je comptais bien même avoir le prix, mais vous l'avez gagné du premier coup.

JACOMO.

Non, du cinquième.

LÉONA, à Jacomo.

Vous voyez bien que vous êtes d'anciens amis, et c'est le verre à la main qu'il faut renouveler connaissance.

TORELLAS.

Mais attendez donc.... nous avons combattu l'un contre l'autre ?

JACOMO.

Où donc ?

TORELLAS.

Au combat simulé qui se donne tous les ans à la fête de Notre-Dame du Mont Carmel.

JACOMO.

A la mi-juillet ? ce combat où les Alarbes se déguisent en Turcs ?

TORELLAS.

Et soutiennent un siège contre les Lazzaroni.

JACOMO.

J'étais avec les Lazzaroni. Ah ! je vous reconnais maintenant ! vous êtes un Turc ! je veux dire que vous étiez déguisé en Turc. Ça me rappelle un bien beau jour.

TORELLAS.

Fête vraiment nationale !

JACOMO.

Je parie que vous n'en savez pas l'origine; tout malin
que vous êtes.

COUPLETS.

Les Turcs , inondant nos rivages ,
En tous lieux portaient le trépas.
Pour s'opposer à leurs ravages ,
Naple alors manquait de soldats.
Ne pouvant rien pour sa défense ,
Nous adressions nos vœux au ciel ,
Et nous implorions en silence
Notre-Dame du Mont-Carmel.

LÉONA.

Quand un ange sur la montagne ,
Lumineux , apparut soudain ;
Ses rayons doraient la campagne ,
Une croix brillait dans sa main.
Les Turcs , en déroute complète ,
Semblaient frappés d'un coup mortel.
Et qui consumma leur défaite ?
Notre-Dame du Mont-Carmel.

TORELLAS.

Pour célébrer cette journée ,
Dans leurs jeux guerriers nos soldats
Offrent au peuple chaque année
Une image de ces combats.
On se porte , dans cette guerre ,
Plus d'un coup qui n'est pas mortel ;
Et l'on chante , en vidant son verre ,
Notre-Dame du Mont-Carmel.

JACOMO.

Ah ! je devine , c'est le fameux Torribio.

TORELLAS.

Ma foi , si vous l'avez vu....

JACOMO.

On ne distingue pas trop dans la mêlée! mais vous êtes le chef des Alarbes. (*A part.*) Je ne m'étonne plus si le docteur m'a dit de ne pas le perdre de vue.

TORELLAS.

Le chef des Alarbes qui a trois cents hommes sous ses ordres.

JACOMO.

Vous en avez trois cent? Eh bien! moi j'en ai deux mille et que je mène comme je veux.

TORELLAS.

Deux mille!

JACOMO.

Certainement! des milices villageoises. Je puis disposer de trois villages.

TORELLAS.

Allons donc! un tout au plus.

JACOMO.

Trois, vous dis-je.

TORELLAS.

Cela n'est pas croyable.

JACOMO.

En voulez-vous la preuve? la voici.

TORELLAS.

Quel est ce papier?

JACOMO.

C'est le procès-verbal de ma nomination qui doit me faire reconnaître de Masaniello.

TORRELLAS.

Je suis curieux de voir... (*A Léona.*) tâchez de l'éloigner.

JACOMO, donnant le papier à Torellas.

Ah ! voyez, examinez, c'est en bonne forme.

LÉONA, qui a préparé pendant cette scène une table et des verres.

Commandant Jacomo, si j'osais vous prier... cette cave est si profonde....

(Elle lui donne le broc.)

JACOMO.

Comment donc ! avec plaisir.

LÉONA.

Descendez tout au fond, vous trouverez deux brocs...

JACOMO.

Et je choisirai le meilleur, soyez tranquille, je m'y connais.

(Il descend deux marches de la cave. On entend du bruit à la porte.)

LÉONA, à Torellas.

Ciel ! c'est Masaniello ! s'il pouvait soupçonner....

TORRELLAS.

Il ne m'a jamais vu, et je sais maintenant comment je dois agir.

(Il ferme la trappe de la cave sur Jacomo.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MASANIELLO, suivi des NAPOTIFAINS.

MASANIELLO, une arquébuse à la main.

Que le capitaine des Ottines se tienne à cette porte. Vive Naples ! tous les postes ont rendu les armes. (*Aux Napolitains.*) Mes amis, puisque vous reconnaissez un pécheur pour votre commandant, c'est dans ma cabane

que j'établis mon quartier général. (*A un d'eux.*) Toi, cours chercher Ruffino, j'ai des ordres à dicter, des proclamations à répandre dans les villages voisins qu'il faut engager à se joindre à nous. (*A sa femme.*) Quel est cet étranger? (*A Torellas.*) Que fais-tu ici? qui es-tu?

TORELLAS.

Jacomo de Pouzzol qui vient t'offrir les services des braves habitans de nos campagnes.

LÉONA, à part.

Oh ciel! si je parle, il est perdu.

MASANIELLO.

Excellente nouvelle! mais puis-je me fier à ta parole?

TORELLAS, le prenant à part et lui remettant l'écrit.

Voici des preuves écrites.

MASANIELLO, après l'avoir parcouru.

On t'a nommé commandant de trois villages?

TORELLAS, à voix basse.

Et je suis prêt à les diriger sur les points que tu indiqueras.

MASANIELLO.

Il n'y a pas un moment à perdre. Il faut qu'aujourd'hui même ils entrent dans Naples.

TORELLAS.

Je vais donc les chercher, mais je crains la rencontre...

MASANIELLO.

De quelques gentilshommes espagnols? quatre Lazzaroni vont t'accompagner. Tu n'auras rien à craindre au milieu d'eux. Allez, mes amis, obéissez-lui comme à moi-même. (*A Torellas.*) Masianello compte sur toi.

TORELLAS, avec une intention très-marquée et en regardant Léona.

Je ne le trahirai pas. Adieu, mes bons amis.

LÉONA, à part.

J'ai fait mon devoir, le ciel pourrait-il m'en punir !

SCÈNE XII.

LÉONA, MASANIELLO, GENS DU PEUPLE.

MASANIELLO, réfléchissant.

Mais j'oubliais... on a signalé douze voiles espagnols... Marcos, nous sommes maîtres du fort qui domine la rade, va porter de ma part à Doria qui commande cette flotille l'ordre de rester en mer à un mille de distance. Je suis prêt d'ailleurs à recevoir sa députation.

LÉONA.

Tu as bien de l'ouvrage aujourd'hui, mon cher Masaniello ?

MASANIELLO.

Oui, femme, et peu de momens à donner à la tendresse : la mienne n'en est pas moins vive. Mais comment ne t'es-tu pas rendue sur la place avec Mattéo et Thérésia ? Tu aurais entendu les acclamations unanimes qui ont accompagné ma nomination.

LÉONA.

J'y allais, lorsqu'une émeute....

MASANIELLO.

Je le sais. On a poursuivi le comte de Torellas. L'a-t-on pris ?

LÉONA.

Je le crois maintenant hors de péril.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MATTEO et THÉRÉSIA *entrent en se disputant.*

MATTEO, à Thérésia.

Je soutiendrai toujours que ce n'était pas Jacomo, mais j'ai eu beau leur dire ils ne m'ont pas voulu croire. Et mademoiselle Thérésia qui prétend que je ne suis qu'une bête.

THÉRÉSIA.

Vous êtes au moins un entêté.

MATTEO.

Non, vrai, mon frère, ce n'était pas Jacomo. Je le connais bien moi, Jacomo est un gros blond tirant sur le rouge.

MASANIELLO,

Que dis-tu ? quel soupçon ! un déguisement m'aurait-il caché ce perfide Torellas ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RUFFINO.

RUFFINO, accourant.

Je viens de le voir entrer au conseil. Les quatre hommes qui l'accompagnaient sont tout surpris de sa fuite.

MASANIELLO, avec fureur.

Il était ici ?

FINAL.

O fureur ! ô lumière horrible !
Léona me trompait... Non, non, c'est impossible ;
Non, tu n'as pu sauver un rival détesté.

LÉONA.

J'ai protégé ses jours, punis une coupable ;
 Quel que soit ton courroux, oui ; je l'ai mérité.
 Seul contre tous, pouvait-il se défendre ?
 A la voix de l'humanité,
 Mon cœur fut forcé de se rendre :

MASANIELLO.

Fuis, crains l'effet de mes transports jaloux.

RUFFINO.

Épargne une épouse si chère,
 Et pour les Espagnols réserve ton courroux.

THÉRÉSIA ET MATTÉO.

ENSEMBLE.

Calme-toi , calme-toi , mon frère !
 Épargne une épouse si chère ;
 Masaniello , sois moins sévère ,
 De son cœur nous répondons tous.

RUFFINO.

Ami , que la raison t'éclaire.
 Épargne , etc.

LE PEUPLE.

Calme cette affreuse colère ;
 Épargne , etc.

LÉONA.

ENSEMBLE.

Cher époux , calme ta colère ;
 Exauce , exauce ma prière.
 Et si jamais je te fus chère ;
 Abjure tes transports jaloux.

MASANIELLO.

Eloigne-toi , fuis ma colère ;
 Autant , hélas ! tu me fus chère ,
 Autant tu deviens étrangère
 Au cœur ulcéré d'un époux.

MASANIELLO,

RUFFINO.

Occupons-nous de soins plus importants :
 Sous les murs du palais, hâtez-vous de vous rendre ,
 Et que le cri du peuple à ces fiers Castellans
 Incessamment se fasse entendre.
 Marchons, marchons , profitons des instans ;
 Que l'orgueil espagnol frémissse
 A l'aspect de vos étendards ;
 Et que ces mots : Plus de taxe et justice,
 Retentissent de toutes parts.

MASANIELLO.

Amour de la patrie ,
 Affreuse jalousie ,
 Vous embrasez mon cœur !

RUFFINO, MATTÉO, LÉONA, THÉRÉSIA, LE PEUPLE.

D'une horde ennemie
 Délivre ta patrie ;
 Sois son libérateur !

MASANIELLO.

Amour de la patrie , etc.

(Masniello et Ruffino sortent , le peuple les suit.)

SCÈNE XV.

LÉONA, THÉRÉSIA, MATTÉO; JACOMO,
frappant à la trappe de la cave.

MATTÉO.

On frappe , on frappe à cette porte.

JACOMO.

Ouvrez, ouvrez, qu'enfin je sorte.

(Mattéo lève la trappe.)

ACTE II, SCÈNE XV.

47

MATTÉO.

C'est Jacomo , voilà ses traits.

JACOMO, gris.

Tirez-moi de là , je vous prie.

MATTÉO.

Il est gris , je le reconnais.

JACOMO.

Du vin comme de l'ambroisie !

THÉRÉSIA.

Son état vraiment fait pitié.

JACOMO.

Pardon ; mais puisque l'on m'oublie ,
Je me suis moi-même oublié.

LÉONA.

Quel bruit encor se fait entendre ?
Des Espagnols ici portent leurs pas.

MATTÉO.

Dieu ! viendraient-ils pour nous surprendre ?

JACOMO, trébuchant.

A-t-on besoin du secours de mon bras ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SOLDATS ESPAGNOLS.

LE CHEF DES SOLDATS.

L'ordre est précis , allons sans résistance
Chez le gouverneur suivez-moi.

LÉONA ET THÉRÉSIA.

O ciel ! ô ciel ! nous sommes sans défense !

MASANIELLO,

MATTEO.

Ah ! Matteo, c'est fait de toi !

JACOMO.

Ils n'osent pas venir à moi.

LES SOLDATS.

Marchez, marchez sans résistance ;
Chez le gouverneur suivez-moi.

MATTEO ET THÉRÉSIA.

Ciel qui connais mon innocence,
Protège-moi, protège-moi !

LÉONE.

Perfide ! est-ce la récompense
De tout ce que j'ai fait pour toi ?

JACOMO.

Ma foi, je m'y perds, plus j'y pense.
Que veulent-ils faire de moi ?

(Tout le monde sort.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche salon du palais du gouverneur, qui conduit à une vaste galerie. Un balcon donnant sur la place ; de l'autre côté un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, LE COMTE DE TORELLAS,
LE MARQUIS DE CARACIOLI, LA MARQUISE
DE CARACIOLI, LA DUCHESSE, DAMES DE LA
COUR.

(Tout le monde est assis, excepté Torellas, qui se tient debout derrière le fauteuil du gouverneur, occupé à jouer aux échecs avec le marquis de Caracioli.)

LE GOUVERNEUR, à Caracioli.

Où en sommes nous, marquis ?

CARACIOLI.

Monseigneur, c'est à vous à jouer.

LE GOUVERNEUR, à Torellas.

Vous dites donc, mon cher Torellas... ?

TORELLAS, d'une voix basse.

Que les troubles sont beaucoup plus graves que votre excellence ne paraît le croire.

LE GOUVERNEUR.

(*A part.*) Il s'abuse comme les autres sur le calme que j'affecte. (*A Torellas, tout en continuant son jeu.*) J'avais pensé que cela ne méritait pas une attention sérieuse.

MASANIELLO,

CARACIOLI, poussant une pièce.

Voilà mon fou.

LA DUCHESSE, à la marquise de Caracioli.

J'espère que notre fête sera charmante.

LA MARQUISE.

Votre dernier concert était délicieux, Zarutti a chanté comme les anges.

LE GOUVERNEUR, toujours à son jeu en écoutant Torellas.

Un moment.... un moment.... prenons garde de nous laisser surprendre. (*A Torellas.*) Serait-il possible que ces misérables eussent mis le feu au vaisseau amiral ?

TORELLAS.

Ils se sont même emparés de plusieurs postes, et cinq cents Allemands qu'ils avaient dispersés, marchent maintenant avec eux.

CARACIOLI.

Vos cavaliers sont en grand péril.

TORELLAS, vivement au gouverneur.

Je vous en conjure, prenez les mesures les plus promptes, ou demain peut-être....

CARACIOLI.

Vous gagnez la tour. La partie est perdue.

(Caracioli et le gouverneur se lèvent.)

UN VALET DE PIED, s'approchant du gouverneur, lui dit à voix basse.

Cet étranger qui a eu l'honneur d'être admis ce matin auprès de son excellence, lui fait demander un nouvel entretien particulier.

LE GOUVERNEUR.

Il suffit. Messieurs, je vous engage en attendant l'heure de la fête à examiner les tableaux des plus illustres maîtres, dont je viens d'enrichir ma galerie. Marquis, conduisez ces dames.

(Quand la cour a passé dans la galerie, Ruffino parait.)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, RUFFINO.

LE GOUVERNEUR.

Suis-je obéi ? as-tu exécuté mes ordres ? songes-y bien , au moindre soupçon... le châtiment le plus sévère... Mais si tu me sers avec adresse , mille pièces d'or ajoutées aux cinq cents ducats que ce matin...

RUFFINO.

J'ai déjà gagné ceux-ci.

LE GOUVERNEUR.

S'est-t-on emparé du jeune ambitieux qui les mène ?

RUFFINO.

Impossible , il est trop bien entouré. Mais , ne pouvant pas prendre le chef , j'ai fait saisir toute la famille. Dou-terez-vous encore de mon zèle ?

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! Masaniello... ?

RUFFINO.

Sa femme , sa sœur et son frère sont là. Nous tenons aussi un autre agent de révolte , un jardinier de Pouzzol.

LE GOUVERNEUR.

C'est Masaniello , dont il m'importe d'être maître.

RUFFINO.

Quand il tremblera pour les objets de ses plus chères affections , votre excellence croit-elle qu'il résiste long-temps ?

LE GOUVERNEUR.

Il faut arrêter le mal à sa source. Va trouver ce pêcheur insolent , inspire-lui l'idée de me demander une audience , je suis prêt à le recevoir.

RUFFINO.

J'y cours, monseigneur. Agent de son excellence, je n'ai pas pour cela perdu la confiance du peuple : excellente position pour servir vos projets.

LE GOUVERNEUR.

S'ils réussissent, je te nomme commandant des galères.

RUFFINO, à part.

Ça ne peut pas me manquer.

(Le gouverneur sort.)

SCÈNE III.

RUFFINO *seul*.

Et c'est sur moi qu'il compte pour étouffer la sédition ! La sédition ! mais c'est l'idole que je caresse, c'est mon bien, mon espoir, c'est un autre patrimoine. La fortune en temps de paix marche à pas lents, en temps de guerre elle a des ailes. Son excellence croit me tenir ! Attendez donc au moins, monseigneur, que j'aie repris tout ce que vous m'avez fait perdre ; je ne tiens encore qu'un faible à-compte. (*Il fait sauter sa bourse.*) Vous êtes toujours mon débiteur. Allons rejoindre Masaniello, et prudemment sortons par cette porte secrète qui conduit au bord de la mer.

(Il pousse une petite porte pratiquée dans la boiserie qui tourne sur ses gonds, et qu'on n'aperçoit pas quand elle est fermée.)

SCÈNE IV.

LÉONA, THÉRÉSIA, MATTÉO, JACOMO,
UN VALET DE PIED *qui les précède*.

LE VALET DE PIED.

Venez par ici. J'ai l'ordre de son excellence de vous faire entrer dans ce salon.

QUATUOR.

THÉRÉSIA.

Mon Dieu ! quelle magnificence !

LÉONA.

Pourquoi sommes-nous en ces lieux ?

JACOMO.

Ma foi , je m'y perds , plus j'y pense.

MATTÉO.

Vraiment , ça m'éblouit les yeux !

THÉRÉSIA.

Eh quoi ! dans la même soirée ,
 Passer d'la chaumière au salon !
 Pourvu que c'te chambre dorée
 Ne mène pas à la prison !

THÉRÉSIA.

Eh quoi ! dans la même soirée , etc.

MATTÉO.

Avec des geôliers en livrée ,
 Un jardin pour la bell' saison ,
 Pour l'hiver un' chambre dorée ,
 Moi j'pass'rais ma vie en prison.

LEONA.

Loin de mon époux , arrêtée ,
 Par une lâche trahison ,
 Comment , de son âme agitée ,
 Bannirai-je un affreux soupçon ?

JACOMO.

J'n'avais jamais fait mon entrée
 Dans un aussi brillant salon ;
 Dans un' chambre si bien dorée ,
 Le vin qu'on sert doit être bon.

ENSEMBLE.

MASANIELLO,

THÉRÉSIA.

En venant nous ont-ils fait prendre
Assez de détours en chemin !

MATTÉO.

C'est vrai ; mais ici pour se rendre ,
La voiture allait un beau train.

LÉONA.

Jamais je n'eus frayeur pareille.

JACOMO, à Mattéo.

Moi , tranquillement je dormais.
Peux-tu me dire où je m'éveille ?

MATTÉO.

Tu t'éveilles dans un palais.

THÉRÉSIA.

Eh quoi ! dans la même soirée , etc.

LÉONA.

Loin de mon époux , arrêtée , etc.

JACOMO.

J'n'avais jamais fait mon entrée , etc.

MATTÉO.

Avec des geôliers en livrée , etc.

ENSEMBLE.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE DE TORELLAS.

TORELLAS.

Ne craignez rien , mes bons amis[!] , vous êtes ici sous la
protection du gouverneur , sous la mienne.

LÉONA.

Le comte de Torellas!

THERÉSIA.

Il faut que ce soit un grand seigneur.

MATTÉO.

Je savais bien ce que je disais moi! Est-ce qu'il y a deux Jacomo?

JACOMO, à part.

De Turc, il est donc devenu Espagnol. (*Haut.*) Monseigneur, et mon brevet?

TORELLAS.

Il vous sera rendu, commandant Jacomo. En attendant, acceptez cette bourse.

(Il lui jette une bourse.)

JACOMO.

C'est trop juste... Tous les Turcs ne sont pas si généreux.

TORELLAS.

Bonne Léona, je suis trop heureux de pouvoir aujourd'hui même vous prouver ma reconnaissance.

LÉONA.

Ah! monsieur le comte, était-ce en me faisant conduire ici?

TORELLAS.

Qui? moi!... Vous étiez déjà dans ce palais quand le gouverneur m'a appris qu'on vous avait arrêtée. Pourriez-vous me croire capable d'une si indigne trahison? A l'instant j'obtenais de son excellence qu'avant la fin du jour vous fussiez libre.

LÉONA.

Pardonnez-moi, monsieur le comte, d'avoir pu douter...

TORELLAS.

Un brillant avenir vous est promis : bientôt votre rang et votre richesse vous élèveront au-dessus des personnes de votre condition.

LÉONA.

Le rang, la richesse, tout cela n'est pas fait pour la femme d'un pécheur.

TORELLAS.

Je puis vous répondre...

LÉONA.

Vous voulez donc, monsieur le comte, me faire concevoir de nouveaux soupçons ?

TORELLAS.

Ce n'est pas à moi, c'est au gouverneur lui-même que vous devrez ces avantages ; je n'ai fait que les solliciter pour vous. Il a consenti à un arrangement qui va cimenter la paix et assurer le bonheur de votre patrie.

UN VALET DE PIED, entrant.

Son excellence va recevoir ici un envoyé des Napolitains.

TORELLAS, à Léona.

Il veut hâter l'instant qui doit vous réunir à votre époux.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Comte de Torellas, veillez sur cette famille intéressante. Ne vois-je point Léona, la femme de Masaniello ?

TORELLAS.

C'est elle-même.

LE GOUVERNEUR.

La renommée ne m'a pas trompée : elle est vraiment fort belle. Léona, vous pouvez compter sur mon appui. Moi-même j'aurai peut-être bientôt besoin du vôtre.

LÉONA.

Pardon, monseigneur, je ne comprends pas ce que son excellence me fait l'honneur de me dire.

LE GOUVERNEUR.

Torellas est chargé de vous expliquer mes intentions.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, *seul*.

(Il tient à la main le cahier des privilèges.)

Je vais donc le voir ce chef improvisé d'une insurrection qui commence à m'inquiéter : son ridicule s'efface par la crainte qu'elle inspire. Des fenêtres de mon palais j'ai vu cette fougueuse multitude. L'audace que ces nombreuses cohortes font paraître, la discipline qu'elles observent leur donnent une attitude imposante. Les femmes elles-mêmes sont animées d'une ardeur guerrière. Mais écoutons ce Masaniello, son ignorance me rassure. Il n'échappera pas aux pièges que je lui tends.

UN OFFICIER DE LA GARDE.

Masaniello s'avance.

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, MASANIELLO.

LE GOUVERNEUR.

Masaniello, approchez sans crainte.

MASANIELLO fait une profonde révérence au gouverneur, et dit à un homme du peuple qui l'accompagne.

Va dire à nos amis que, si dans une heure je ne suis pas libre, ils songent à me venger. (*Au gouverneur.*) Je comparais devant votre excellence et me soumetts d'avance à son jugement si elle me croit coupable.

LE GOUVERNEUR.

J'ai des témoignages de votre respect pour sa majesté.

MASANIELLO.

J'ai toujours reconnu, je reconnaitrai toujours le roi d'Espagne pour notre souverain.

(Il baise la main du gouverneur.)

LE GOUVERNEUR.

Parlez avec franchise. Que demandent les Napolitains?

MASANIELLO, d'un ton ferme.

Les Napolitains, monseigneur, redemandent leurs anciens privilèges, dont on prétend vainement qu'on a perdu les titres : ces privilèges qui leur permettent de se refuser au paiement de tout nouvel impôt.

LE GOUVERNEUR.

Vous vous élevez contre une taxe que les besoins de l'État ont rendue indispensable.

MASANIELLO.

Et que la misère du peuple rend impossible.

LE GOUVERNEUR.

A qui prétend-on que le gouvernement s'adresse ?

MASANIELLO.

Aux riches. Imposez les objets de luxe et n'imposez pas les fruits qui sont à peu près la seule nourriture du peuple.

LE GOUVERNEUR, à part.

Son énergie et sa raison m'étonnent.

MASANIELLO.

D'ailleurs, excellence, la taxe dont nous demandons l'abolition à qui profite-t-elle ? aux percepteurs. Recevoir, prendre et s'enrichir, voilà tout leur métier.

TRIO AVEC CHOEUR.

MASANIELLO.

Des exacteurs l'orgueil nous lasse,
Nous voulons nous en affranchir.

LE GOUVERNEUR.

Toujours employer la menace
Quand le devoir est d'obéir !

MASANIELLO.

Le roi, que le peuple révère,
Contre eux saura nous protéger.

LE GOUVERNEUR.

Craignez le châtiment sévère
Que je pourrais vous infliger.

(On entend les cris du peuple sur la place.)

D'où naît une rumeur si grande ?

MASANIELLO,

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RUFFINO.

RUFFINO, au gouverneur.

On s'inquiète en l'attendant ;
Et c'est le peuple qui demande
Masaniello son commandant.

LE PEUPLE, en dehors.

Notre commandant ! qu'il paraisse !
Qu'on le rende à notre tendresse.

LE GOUVERNEUR.

Le concours est prodigieux.

(A Ruffino.)

Que faut-il pour que ce bruit cesse ?

MASANIELLO.

Il faut me montrer à ses yeux.

(Il se montre au Peuple sur le balcon.)

Me voici , n'ayez plus de crainte.

LE PEUPLE, toujours en dehors.

Le voilà , nous le voyons tous ;
Mais qu'il revienne parmi nous !

MASANIELLO.

Je suis libre , cessez vos plaintes ;
Bientôt je serai parmi vous.

ACTE III, SCÈNE IX.

61

LE PEUPLE.

Honneur à notre chef suprême ,
Nous reconnaissons tous ses lois !

LE GOUVERNEUR , à part.

D'honneur, ma surprise est extrême ,
Je doute de ce que je vois.

MASANIELLO.

Combien , du peuple qui vous aime ,
Il est doux d'écouter la voix !

RUFFINO , à part en regardant le gouverneur.

Vraiment , sa surprise est extrême ;
Il tremble déjà , je le vois.

MASANIELLO , au gouverneur.

Vous allez juger , excellence ,
Quel est sur cette foule immense
Le prompt effet d'un mot de moi.

(Au peuple.)

Griez , amis , Vive le roi !
Vive d'Arcos ! vive le roi !

LE PEUPLE.

Vive d'Arcos ! vive le roi !
Vive d'Arcos ! vive le roi !

MASANIELLO , au gouverneur.

Je vais commander le silence.

(Il met le doigt sur sa bouche.)

Le bruit a cessé , tout se tait.

LE GOUVERNEUR , à part.

Jamais commandant , en effet ,
N'exerça pareille puissance.

MASANIELLO , au peuple.

Attendez avec confiance ;
De cette place éloignez-vous.

ENSEMBLE.

MASANIELLO,

LE PEUPLE.

Attendons avec confiance ;
De cette place éloignons-nous.

(Ils reprennent en s'éloignant et à voix basse les vers qui suivent.)

Honneur à notre chef suprême,
Nous reconnaissons tous ses lois !

MASANIELLO.

Combien, du peuple qui vous aime,
Il est doux d'écouter la voix !

LE GOUVERNEUR, à part.

D'honneur ma surprise est extrême,
Je doute de ce que je vois.

RUFFINO.

Vraiment, sa surprise est extrême,
Il tremble déjà, je le vois.

LE GOUVERNEUR.

Masaniello, puisque vous avez tant d'ascendant sur la multitude, je compte sur vous pour la faire rentrer dans l'obéissance, et je vous nomme élu perpétuel de Naples, avec une pension de deux mille quatre cents écus.

MASANIELLO.

Excusez-moi, monseigneur, je suis venu ici pour défendre les intérêts de Naples et non pour stipuler les miens.

LE GOUVERNEUR.

Non, vous ne résisterez pas à mes instances. (*A la cantonnade.*) Venez, mes amis. (*A Léona qui paraît.*) Madame, joignez vos sollicitations aux miennes, et obtenons de votre mari qu'il fasse à la fois le bonheur de sa famille et celui de sa patrie.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LÉONA, THÉRÉSIA, MATTÉO,
peu après TORELLAS.

LÉONA.

Mon époux!

MATTÉO et THÉRÉSIA.

Mon frère!

MASANIELLO.

Ma femme! par quel hasard dans ce palais?

LÉONA.

La force nous y a conduits, mais nous y sommes comblés des bontés de monsieur le gouverneur.

MATTÉO.

Je viens de dîner comme un roi; Jacomo est encore à table.

MASANIELLO.

* Ses bontés! (*Il aperçoit Torellas.*) Dieu! le comte de Torellas, l'infâme ravisseur! Dans quel piège m'a-t-on jeté. [*En regardant Ruffino.*] Suis-je trahi par tout le monde? Ah! je vois trop maintenant l'affreuse vérité. Je n'accepterai pas le prix de mon déshonneur.

LE GOUVERNEUR, à Torellas.

Que dit-il?

TORELLAS.

Il m'accusé! odieux soupçons, qu'il importe de dissiper! Ah! monsieur, assurez-le, je vous en conjure, que ce Ruffino, qui nous entend, est celui qui a fait enlever et conduire ici Léona.

RUFFINO, un peu troublé.

Qui, moi? . . .

Cela est vrai ; tu ne peux en disconvenir.

RUFFINO, avec audace.

Eh bien ! où est le mal ? Connaissant les excellentes intentions de monseigneur, j'ai cru devoir travailler de concert avec lui à la réconciliation générale.

MASANIELLO.

Scélérat ! quand tu nous faisais prêter serment de ne jamais poser les armes !

RUFFINO.

Pour ne sacrifier personne....

LE GOUVERNEUR.

Tu trahissais les deux partis !

MASANIELLO.

Sortons, sortons d'un palais où je ne rencontre que fraude et déception.

LE GOUVERNEUR.

Vous le savez, par votre ordre le peuple a quitté cette place. Seul ici je commande : j'y suis maître de votre personne ; mais je n'abuserais pas des avantages de ma position, et puisque vous tenez tant à vos anciens privilèges, on pourrait vous les rendre, si la plus prompte soumission...

MASANIELLO

Heureux jour pour Naples ! Ah ! monseigneur, j'abjure à vos genoux d'injurieux soupçons.

LE GOUVERNEUR.

Je vous pardonne... Vous montrerez à vos concitoyens ces titres, qui seront désormais, la règle de ma

conduite. Aux modifications qu'ils m'imposent, je joins une amnistie que je vais signer à l'instant même : passons dans mon cabinet. Comte de Torellas, conduisez Masaniello. (*A la famille de Masaniello.*) Attendez près d'ici. (*Aux valets de pied et aux gardes, en leur montrant Ruffino.*) Que cet homme soit gardé à vue. Il recevra bientôt le prix de ses services.

(Les valets conduisent la famille de Masaniello dans la galerie)

MATTÉO, en sortant.

S'il se tiré de là, c'est pour le coup que le docteur sera sorcier.

SCÈNE XI.

RUFFINO, GARDES au fond du théâtre.

RUFFINO.

Je crois rêver : tout à l'heure oracle des deux partis, et maintenant rejeté par tous les deux ! Pour l'estime, peu m'importe, mais la sédition apaisée.... toute chance de fortune anéantie ! et qui sait ce que la vengeance du gouverneur me réserve ! Oh ! si je pouvais ressaisir ce Masaniello, qui m'échappe... Maudits titres qu'on a retrouvés ! Retrouvés ? mais non, plus j'y pense.... c'est impossible. Il y a trois mois quand j'étais encore à la tête des archives, je les ai vus ces privilèges, ils étaient enfermés dans un petit coffre de fer au château Saint-Elme ; moi seul, peut-être, en connais la place. Plus de doute, ceux-ci sont fabriqués, on en aura supprimé tout ce qui est favorable aux Napolitains... Comment en informer Masaniello ? si ma voix pouvait arriver jusqu'à lui !... Essayons.

RÉCITATIF.

Sous un ciel moins riant, d'une douleur profonde,
Le poison et le fer sont les seuls médecins.

A Naples un gai refrain , une piquante ronde
Suffit pour dissiper les plus sombres chagrins.

CHANSONNETTE.

1^{er}. COUPLET.

A sa fille disait Lucrèce ,
La bonne foi du monde a fui.
Mensonges , trahison , souplesse ,
Voilà les hommes d'aujourd'hui.
A les croire qui se hasarde ,
En sera dupe , c'est certain.

(S'approchant de la porte , et d'un ton de voix plus élevé.)

Ils sont faux , prenez-y bien garde ;
Ils sont faux , voilà mon refrain.

2^e. COUPLET.

Ah ! craignez qu'on ne vous abuse ,
Puisque vous les savez trompeurs.
Comme eux , vraiment , usez de ruse ,
Tâchez de lire dans leurs cœurs.
Moi , je connais tous leurs manéges ,
Quand , d'un ton si léger , si vain ,
Ils parlent de leurs privilèges ,
Ils sont faux , voilà mon refrain ¹.

SCÈNE XII.

**RUFFINO, LE GOUVERNEUR, MASANIELLO,
LÉONA, THÉRÉSIA, MATTÉO.**

MASANIELLO, qui tient les privilèges.

Ils sont faux , oui , tout me l'atteste ,
Les lettres devraient être en or.
Cette ruse que je déteste. ...

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! vous osez douter encor ?

¹ On peut passer à la représentation le second couplet.

(A part.)

Au pouvoir son orgueil aspire.
De ses rêves ambitieux
Et de son coupable délire ;
Sauvons , sauvons ce malheureux !

MASANIELLO.

Ici , contre moi tout conspire.
Dans mes sens quel désordre affreux !
Fuyons le piège où l'on m'attire ,
Sortons pour jamais de ces lieux.

LÉONA ET THÉRÉSIA.

A l'irriter, oui, tout conspire.
La fureur se peint dans ses yeux ;
Et je tremble que le délire
Ne succède à ce trouble affreux.

MATTÉO.

Vraiment, je ne sais plus qu'en dire :
De ce qui se passe en ces lieux
Jusqu'ici je n'ai fait que rire ;
Mais cela devient sérieux.

RUFFINO, à part.

Il m'entendait, il a su lire :
Ah ! qu'un génie audacieux
Sur pareilles gens a d'empire !
Pour moi, j'en fais ce que je veux.

(On entend la ritournelle d'un fandango.)

LE GOUVERNEUR.

Mais le signal du bal se fait entendre.

(A l'officier des gardes.)

Que Ruffino soit conduit en prison,

RUFFINO, à part en sortant.

Ah ! sans frayeur, je suis prêt à m'y rendre,
Le gouverneur a payé ma rançon.

MASANIELLO,

MASANIELLO, à part.

J'espère encor, l'heure n'est point passée ;
De me venger ils ont tous fait serment.

LE GOUVERNEUR, à deux de ses gens.

Près du château ma gondole est placée ;
Pour me servir, agissez prudemment.
Vous connaissez cette secrète issue,
Avec adresse il faut gagner le port.
De Doria la frégate est en vue,
Masaniello restera sur son bord.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, toutes les PERSONNES du bat.

CHOEUR DES PERSONNES DE LA COUR.

Livrons-nous tous au plaisir de la danse,
Que la gaité règne seule en ces lieux ;
Nos cœurs charmés s'ouvrent à l'espérance,
Rien désormais ne doit troubler nos jeux.

CHOEUR.

ENSEMBLE.

Livrons-nous tous au plaisir de la danse, etc.

MASANIELLO, LÉONA, THÉRÉSIA, MATTÉO.

Grand Dieu ! signale ta puissance :
Contre l'orgueilleuse opulence
Protège l'honnête indigence,
Et de Naples exauce les vœux !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *un Officier des Gardes.*

L'OFFICIER DES GARDES.

Du palais on force l'enceinte ;
Du peuple entendez-vous les cris ?

LE GOUVERNEUR.

Faut-il connaître enfin la crainte ?

UN VALET DE PIED.

Voilà , voilà nos ennemis.

UN AUTRE VALET, *bas au gouverneur.*

Monseigneur , la gondole est prête.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

A ce chef cédon aujourd'hui ,
Et profitons , pour ma retraite ,
Des moyens préparés pour lui.

(Il sort par la porte pratiquée dans la boiserie.)

SCÈNE XV.

LES NAPOLITAINS, RUFFINO.

CHOEUR.

Où ton danger nous appelle ,
Animé du même zèle ,
Tu vois un peuple fidèle
Prêt à combattre pour toi.

MASANIELLO.

Je reconnais votre zèle ;
Partout où l'honneur l'appelle ,
Le peuple , qui m'est fidèle ,
Peut aussi compter sur moi.

MASANIELLO,

CHOEUR.

Compte sur notre courage ;
Mais achève ton ouvrage :
Chacun de nous rend hommage
A ta gloire , à tes vertus.

MASANIELLO.

Modérez votre courage ,
Mon salut est votre ouvrage ;
C'est assez , point de pillage ,
Nos ennemis sont vaincus .

CHOEUR GÉNÉRAL.

Les voilà pris dans leurs pièges.
Dieu puissant qui nous protèges,
Ah ! fais que nos privilèges
En ce jour nous soient rendus !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le salon de l'hôtel qu'habite Masaniello.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASANIELLO, *richement vêtu*; RUFFINO, JACOMO, NAPOLITAINS.

CHOEUR.

(Pendant ce chœur Masaniello paraît troublé, et le désordre de son costume annonce celui de son esprit.)

Honneur à la vaillance
 Qui change nos destins !
 Un jour plus doux commence
 Pour les Napolitains. •

JACOMO.

Du peuple heureuse idole,
 Réponds à ses bienfaits ;
 A ses besoins immole
 Tes propres intérêts.

CHOEUR.

Honneur à la vaillance
 Qui change nos destins !
 Un jour plus doux commence
 Pour les Napolitains.

(Le peuple se retire.)

MASANIELLO,

SCÈNE II.

MASANIELLO, RUFFINO.

RUFFINO.

Admirable journée ! quel triomphe pour toi , le gouverneur vaincu , poursuivi jusqu'au château Saint-Elme ; amnistie entière, réconciliation générale ! monseigneur lui-même m'a rendu sa confiance. Bientôt après, le gouverneur et Masaniello marchant au même rang, tous deux parcourant à cheval la grande rue de Tolède, à la lueur des flambeaux et des lampions, et salués par des acclamations unanimes, et ce repas splendide sur le plateau du Pausilippe qui a terminé la fête !

MASANIELLO.

Les vins que tu me versais ont produit sur moi un effet extraordinaire.... un souvenir confus m'inquiète.... on paraissait surpris de mes discours. Dis-moi, ma faible raison m'aurait-elle abandonné ? aurais-je fait quelque acte de folie.

RUFFINO.

(*A part.*) Il ne se trompe pas. (*Haut.*) Quelle idée ! tu n'as reçu que des éloges !

MASANIELLO.

Oui, j'ai été comblé d'honneurs, mais cette journée a été aussi pénible que glorieuse pour moi. A la fin du repas, succombant à tant de fatigues.... le songe le plus singulier....

RUFFINO.

Quel songe ?

ACTE IV, SCÈNE II.

73

MASANIELLO.

RÉCITATIF.

Un oiseau qui supporte à peine la lumière ,
Comme pour s'approcher de l'astre radieux
Qui nous échauffe et nous éclaire ,
S'élevait au plus haut des cieux.

Mais tout à coup sa force l'abandonne ,
Les rayons enflammés troublent , brûlent ses yeux ;
Il meurt enfin dans un vertige affreux :
N'est-ce pas un avis qu'ici le ciel me donne ?

DUO.

RUFFINO.

Ton cœur connaîtrait-il la crainte ?
Par un vain songe est-il troublé ?

MASANIELLO.

Mon cœur ne connaît point la crainte ,
Mais ce rêve, ami , l'a troublé.
Des honneurs je hais la contrainte ,
De leur poids je suis accablé !

RUFFINO.

Sois digne de la cause sainte
Où tu t'es si bien signalé.

MASANIELLO.

J'entends , j'entends une voix qui me crie :
Sous l'humble chaume où tu reçus la vie ,
Masaniello , le ciel t'a rappelé.

RUFFINO.

Écoute , écoute une voix qui te crie :
Masaniello , sers encor ta patrie ;
Au plus haut rang tu dois être appelé.

MASANIELLO , regardant ses riches habits.

Ces attributs de la puissance ,
Qu'il me tarde de les quitter !

ENSEMBLE.

MASANIELLO,**RUFFINO.**

Ils sont le prix de la vaillance ,
 Qui mieux que toi peut les porter ?

MASANIELLO.

Ah ! loin de moi le rang suprême ;
 Le pouvoir fait trop de jaloux.

RUFFINO.

Tu sais combien le peuple t'aime ,
 Tu le vois presque à tes genoux.

MASANIELLO.

Le peuple , dans son inconstance ,
 Blâme , approuve sans examen ,
 Celui que la veille il encense ,
 Est immolé le lendemain.

MASANIELLO.

J'entends , j'entends une voix qui me crie :
 Sous l'humble chaume où tu reçus la vie ,
 Masaniello , le ciel t'a rappelé.

ENSEMBLE.

RUFFINO.

Écoute , écoute une voix qui te crie :
 Masaniello , sers encor ta patrie ;
 Mais à ton cœur elle a déjà parlé.

RUFFINO.

La vue de ta famille ranimera ton courage. La voici , je
 te laisse avec elle.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MASANIELLO, LÉONA, THÉRÉSIA, MATTÉO,
*richement habillés ; le costume de Mattéo doit être un
peu ridicule.*

LÉONA.

Ah ! mon ami, enfin je te revois.

MASANIELLO.

Cette voix ne m'est pas inconnue... Qui êtes-vous, ma-
dame?... Ah ! c'est toi, Léona !

LÉONA.

Nous avons été bien long-temps séparés !

MASANIELLO.

Nous le serons plus.

THÉRÉSIA.

Je l'espère bien.

MATTÉO.

Ils ont tous dit que je faisais honneur à la famille.

LÉONA.

Que je suis heureuse d'être débarrassée de toutes ces
grandes dames, de leurs complimens ! Quelles grâces na-
turelles, disait l'une, il semble qu'elles ont été élevées à la
cour.

THÉRÉSIA.

J'en ai entendu une autre dire tout bas en arrière :
Elles sont fort bien déguisées.

MASANIELLO, à Léona.

Et les hommes, que disaient-ils ? le comte de Torellas?...

LÉONA.

Ah ! mon ami, comment as-tu pu croire?...

MATTÉO.

Ces dames ont trouvé toutes que je faisais un joli cavalier ? Quel air vif et léger ! qu'elles disaient en me regardant. Nos jeunes seigneurs n'ont pas cette tournure là ! ça, c'est vrai qu'ils n'avaient pas ma tournure.

THÉRÉSIA.

Oh ! je vous assure que vous les avez bien diverties.

MATTÉO.

Mais ce qui ne m'a pas diverti moi, c'est que j'ai vu des beaux messieurs qui vous regardaient avec des yeux....

THÉRÉSIA.

C'est cela, il ne vous manque plus que d'être jaloux.

MASANIELLO, à Mattéo.

Tu ne les craindras pas long-temps.

MATTÉO.

Ah ça, une fois que nous serons mariés !....

MASANIELLO.

Tu te marieras dans notre cabane.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RUFFINO.

RUFFINO.

Monsieur le gouverneur et monsieur le comte de Tollas vont se rendre ici.

MASANIELLO.

Le gouverneur chez Masaniello ! qu'on lui fasse dire que c'est moi qui me rendrai chez lui.

RUFFINO.

Les voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, TORELLAS.

LE GOUVERNEUR.

Masaniello, mon premier soin est de venir conférer avec vous sur les affaires de l'état.

MASANIELLO.

Son excellence me fait trop d'honneur. Monseigneur, le peuple a obtenu l'objet de ses réclamations ; votre serment nous garantit l'oubli du passé, désormais je ne peux plus être utile à mes concitoyens. Permettez que je rentre dans mon heureuse obscurité.

LE GOUVERNEUR.

Eh ! que dirait Naples en apprenant votre résolution ? on croirait que je vous l'ai suggérée, d'odieux soupçons planeraient sur moi. Je veux au contraire que l'on puisse publier partout que je vous ai maintenu dans le rang où la confiance du peuple vous a placé.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JACOMO.

JACOMO.

On a vu débarquer les troupes qui étaient à bord de la flotte que Doria commande, devons-nous les recevoir en amis ou en ennemis ?

LE GOUVERNEUR.

Faites entrer le conseil, ce sera l'objet de ses délibérations. (*Il fait signe à Léona, Thérèsia, Ruffino et Matéo de se retirer. Les membres du conseil entrent.*) (*A Jacomo.*) Restez.

SCÈNE VII.

MASANIELLO, LE GOUVERNEUR, TORELLAS,
MEMBRES DU CONSEIL.

LE GOUVERNEUR:

Masaniello, c'est à vous qu'appartient l'honneur de le
présider.

MASANIELLO, à part.

Moi présider le conseil ! Ma tête s'embarrasse, mes idées
se troublent....

LE GOUVERNEUR.

Approchez, messieurs.

MASANIELLO.

Au lieu de délibérer; monseigneur, il faut agir. Préve-
nons les désordres que le doute où l'on est sur les inten-
tions de Doria pourrait produire dans ces momens d'ef-
fervescence populaire. Croyez-moi, messieurs, marchons
au-devant de ces troupes.

TORELLAS.

Cet avis me paraît dicté par la prudence.

LE GOUVERNEUR, étonné.

Rien n'est plus sage sans doute; mais si l'on ordon-
nait à Doria de se présenter devant le conseil, d'y ren-
dre compte de sa conduite?

MASANIELLO.

Il est plus sûr d'aller à sa rencontre. Ordonner à Doria
de paraître devant nous, c'est perdre un temps précieux,
c'est compromettre la sûreté de Naples.

(On entend dans le lointain des airs de danse. La raison de Masaniello s'évanouit
tout à coup.)

RÉCITATIF.

Mais quels accords ici se font entendre ?

MASANIELLO.

Ah ! c'est le bal , songeons à nous y rendre ;
A ce plaisir, messieurs, livrons-nous tous.

JACOMO.

Que fais-tu donc , crains le peuple en courroux.

LES MEMBRES DU CONSEIL.

Quel excès de démenée !

LE GOUVERNEUR et TORELLAS.

Ah ! je plains sa souffrance.

MASANIELLO , au gouverneur.

Mais de son voile immense
La nuit nous couvre tous.
O ciel ! quelle tempête
Trouble les matelots !
Ma frêle barque est prête
A rouler sous les flots.
A l'abri des orages ,
Contemplant les naufrages,
Goûtons , sur ces rivages ,
Les douceurs du repos.

TOUS LES PERSONNAGES.

Quel changement s'opère
Dans ses traits, dans sa voix !
Sur cette âme si fière ,
La raison perd ses droits.

MASANIELLO.

Sensible à ma prière ,
Le ciel entend ma voix ;
Mes amis , ma chaumière ,
C'est vous que je revois.

MASANIELLO,

TOUS LES AUTRES.

Quel changement s'opère , etc.

MASANIELLO , mettant l'épée à la main.

Craignez tous ma colère ,
Si vous bravez ma loi ;
Quel est le téméraire
Qui s'arme contre moi ?

Où suis-je ? quoi partout des ennemis , des envieux
m'entourent !... Ah ! traîtres ! vous osez méconnaître
ma puissance.... Paraissez , qu'on les fasse entrer tous ,
que mon peuple entende mes ordres souverains.

JACOMO.

Calme-toi , mon cher Masaniello !

MASANIELLO.

Eh bien ! ils me regardent , ils ne m'écoutent pas !... In-
grats Napolitains , vous voulez ma vie , je saurai la défen-
dre.... Que toutes les portes de la ville soient fermées....
qu'on m'attende sur la place du marché , c'est là que je
fus proclamé capitaine général.... Malheur à qui oserait
affronter ma présence. Allons nous venger et punir.

(Il sort ; Jacomo le suit.)

LE GOUVERNEUR.

Il court à sa perte.

TORELLAS , sortant.

Veillons sur sa malheureuse famille.

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, RUFFINO.

RUFFINO.

Monseigneur, toutes les troupes de Doria sont rangées sur la place.

LE GOUVERNEUR.

Et le peuple ?

RUFFINO.

Il les voit sans alarmes, il n'est pas encore instruit du malheur de Masaniello.

LE GOUVERNEUR.

Je vais rejoindre Doria, me concerter avec lui et prévenir de nouveaux troubles.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

Le théâtre change et représente le port de Naples. On aperçoit la mer, et, dans le lointain, le Vésuve en éruption. Les troupes espagnoles sont rangées sur la rade.

MASANIELLO, TORELLAS, NAPOLITAINS.

(Des enfans et des femmes fuient devant Masaniello.)

CHOEUR DU PEUPLE.

Masaniello, reviens à toi !

MASANIELLO, l'épée à la main.

Tremblez, n'approchez pas de moi.

CHOEUR DU PEUPLE.

Créature du peuple, il l'ose méconnaître,
D'une juste fureur montrons-nous animés ;

MASANIELLO,

Le ciel vengeur, lui-même, abandonne ce traître,
Nous voyons contre lui les élémens armés.

TORELLAS, s'avancant.

Faut-il que ce soit moi qui prenne sa défense ?
Apaisez, apaisez un injuste courroux ;
Peuple, il a mérité votre reconnaissance,
N'immolez pas des jours qu'il exposa pour vous.

(Masaniello sort suivi par une partie du peuple.)

LE CHOEUR.

Oui, de Masaniello pardonnons la démente,
Modérons, modérons un injuste courroux ;
Songeons à ses bienfaits, songeons à sa vaillance,
N'immolons pas des jours qu'il exposa pour nous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LÉONA, LE GOUVERNEUR, LES TROUPES
ESPAGNOLES.

LÉONA, au gouverneur.

Ah ! monseigneur !

(On entend une décharge de mousqueterie. Masaniello tombe sur la scène en s'écriant :
INGRATS NAPOLITAINS ! Léona se jette sur le corps de son époux ; le peuple se presse
autour d'eux.)

LE GOUVERNEUR.

Ciel !

TORELLAS.

Léona !

LE GOUVERNEUR.

Le peuple a brisé son idole ;
Trop souvent sa fureur immole
Ceux que sa faveur éleva.

CHOEUR GÉNÉRAL.

De son obscure indigence ,
Au pouvoir que l'on encense ,
Quand Masaniello s'élançe ,
Le destin vient l'en punir.
Un jour a vu sa puissance
Commencer, croître et finir.

FIN.